



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1517

Emily Dickinson, A Quiet Passion

Grande-Bretagne/Espagne 2h05 VO sortie 03/05/2017

Du 9 au 15 août 2017



Emily Dickinson, A Quiet Passion

de Terence Davies

Nouvelle-Angleterre, XIX^{ème} siècle. Dans son pensionnat de jeunes filles de bonne famille, la jeune Emily Dickinson ne cesse de se rebeller contre les discours évangéliques qui y sont professés. Son père se voit contraint de la ramener au domicile familial, pour le plus grand bonheur de sa soeur Vinnie et de son frère Austin. Passionnée de poésie, Emily écrit nuit et jour dans l'espoir d'être publiée. Les années passent, Emily poursuit sa recherche de la quintessence poétique. La rencontre avec une jeune mondaine indépendante et réfractaire aux conventions sociales ravive sa rébellion. Dès lors, elle n'hésite plus à s'opposer à quiconque voudrait lui dicter sa conduite.

Personnage mystérieux devenu mythique, Emily Dickinson est considérée comme l'un des plus grands poètes américains.

Le sous-titre du film, « *a quiet passion* », met en lumière l'apparente contradiction entre l'existence on ne peut plus ordinaire du personnage et l'intensité de sa poésie. Emily Dickinson a en effet vécu dans le Massachussets et, restée célibataire, n'a quasiment jamais quitté la maison de ses parents. De même, ses voyages en famille ne l'ont pas menée au-delà de Philadelphie et Washington D.C. Ici donc, pas de rebondissements ni de péripéties. L'aventure est toute intérieure. Dans un sublime plan circulaire, la caméra circonscrit l'espace familial, havre de tranquillité et de bienveillance où le temps s'abolit. De cette scène domestique se dégage une telle harmonie qu'elle inciterait à voir dans cette cellule familiale une parfaite utopie. La protagoniste est filmée en plein travail, de nuit, écrivant toutes les nuits de trois heures du matin au lever du jour, mais le film ne se contente pas de cette dimension illustrative. Le processus poétique est essentiellement rendu par la lecture, en voix off, des poèmes d'Emily Dickinson, pendant que le réalisateur filme le personnage dans son quotidien. C'est ainsi que, de manière subtile, les poèmes entrent en résonance avec les situations ou les images – ici le butinage des abeilles et l'éclosion des fleurs, là le champ de bataille dévasté de Gettysburg... Mais si Terence Davies capture avec autant de finesse l'essence de la création poétique, c'est aussi grâce au jeu extraordinaire de Cynthia Nixon, son actrice principale, bouleversante de vérité.

On peut attendre d'un film sur l'écriture poétique qu'il nous communique une émotion esthétique. Mais l'œuvre de Terence Davies dépasse ici nos attentes en allant chercher le spectateur sur un terrain auquel il ne s'attend pas : l'humour et la drôlerie. La jeune Emily Dickinson est présentée comme un personnage enjoué, frondeur, prompt à dénoncer l'hypocrisie de la société dans laquelle elle vit. A travers des dialogues spirituels, le réalisateur fait la satire du puritanisme qui sévit en Nouvelle-Angleterre à la fin du XIX^e siècle. La séquence d'ouverture, sorte de parodie du Jugement dernier, est à cet égard exemplaire. Dans une composition rappelant les tableaux de Vermeer, on découvre un groupe de jeunes filles en robes noires et collerettes de dentelle. Dans une grande pièce nue et baignée de lumière, elles se tiennent de part et d'autre d'une estrade, sur laquelle est juchée une mère supérieure autoritaire. A l'issue de cette cérémonie de fin d'études, les pensionnaires se dirigent à droite ou à gauche de l'estrade en fonction de leur aspiration à rester au couvent ou à retrouver le monde. La séquence se clôt sur un échange jubilatoire, filmé en champ contre-champ,

entre la mère supérieure scandalisée et la jeune Emily Dickinson, éloignée du couvent à l'instar d'un ange rebelle. Mais les passages dans lesquels intervient le personnage de la vieille tante, pleine de certitudes et confite en dévotion, atteignent un sommet d'humour. Ce personnage, quoique secondaire, donne lieu à des scènes familiales savoureuses : son physique dodu, en contradiction totale avec la tempérance qu'elle professe, font d'elle un avatar féminin de Tartuffe. Aux recommandations moralisatrices de celle-ci répondent les provocations malicieuses de ses neveux, truffées d'allusions qui échappent complètement à la bonne femme. Le scénario est ainsi ponctué de saillies qui prennent souvent pour cible les pratiques religieuses, à la manière de celle que prononce la meilleure amie de l'héroïne : « *Going to church is like going to Boston, you appreciate it once you're home* ». Seul le dernier tiers du film, par sa morbidité pesante, tranche sur la gaieté qui habite l'œuvre. Dans des scènes d'agonie au naturalisme presque gênant, le réalisateur y montre la déchéance de la mère d'Emily Dickinson, atteinte de paralysie, avant de traiter comme en miroir la dégénérescence puis la mort de la poétesse elle-même. Dans chacune de ces séquences, certains plans se répondent, au détail près. On peut se demander si Terence Davies, en traitant de manière similaire la mort de ces deux femmes, a souhaité réunir des personnages aux destins en apparence si différents. Il semble en effet que le personnage d'Emily Dickinson et celui de sa mère expérimentent, à un niveau différent, une forme de frustration, sexuelle et affective pour l'une, existentielle pour l'autre. A la fin de leur vie, leurs trajectoires se rejoignent finalement dans une forme de mélancolie et d'amertume.

Dans la continuité de ses précédents films, il s'agit certainement pour le réalisateur anglais de prolonger sa réflexion sur la condition de la femme. Après le magnifique *Sunset song* sorti l'an dernier, Terence Davies nous offre avec *Emily Dickinson, a quiet passion* un portrait de femme particulièrement touchant. Véritable esprit libre, la poétesse se démarque par son autonomie intellectuelle et sa volonté d'écrire. Sur le plan individuel, elle prend fait et cause pour sa belle-sœur et met son frère face à ses contradictions, dénonçant le rôle « décoratif » auquel il réduit son épouse. Luttant contre le rédacteur en chef du journal local qui considère sa poésie comme « enfantine », contredisant son père qui pense que toute forme artistique doit être maîtrisée par les hommes, Emily Dickinson mène un combat acharné pour la reconnaissance de ses œuvres. **Culturopoing**

C'est aux États-Unis, en Nouvelle Angleterre, qu'est née et a vécu Emily Dickinson, considérée aujourd'hui comme l'un des plus grands poètes mondiaux. Fasciné par cette auteure prolifique, qui a écrit plus de 1800 poèmes de son vivant mais n'a pu en publier qu'une douzaine, le réalisateur et scénariste britannique Terence Davies présente une œuvre dramatique pleine d'esprit et de sensibilité, qui revient sur l'existence entière d'Emily Dickinson tout en peignant un portrait très détaillé de la bonne société du Massachusetts. Enfant de l'époque victorienne, ayant grandi avant la guerre de Sécession, Emily Dickinson se distinguait dans l'aristocratie locale par sa rébellion placide, surtout envers la religion – dont elle se méfiait terriblement.

Le projet d'un film sur sa vie avait cela de risqué que, tout comme son frère et sa sœur, Emily Dickinson était très (trop ?) proche de sa famille, au point de n'avoir jamais pu supporter de quitter ses parents. L'attachement morbide des trois enfants à la maison familiale les a rendus incapables de s'émanciper et de s'éloigner de la petite ville d'Amherst, où l'ancienne demeure de cette famille aisée est aujourd'hui un musée. Le scénario devait inclure les conséquences du fait que l'univers de la poétesse était réduit au minimum : la mise en scène contient donc beaucoup de scènes d'intérieur, censées rendre au mieux l'austérité de l'existence d'une auteure aux idées morbides, qui écrivait avant tout sur la mort, la fugacité de la vie... Est-ce à dire que l'existence austère du héros d'un biopic ne peut donner qu'un film ennuyeux ? Loin de là ! *A Quiet Passion* réussit l'exploit non négligeable d'étonner avec une mise en scène audacieuse et une ambiance malicieuse qui multiplie les scènes pittoresques. Certains personnages burlesques, tels que celui de Miss Vryling Buffam, l'amie intime d'Emily Dickinson, apportent la dose d'humour nécessaire au drame vécu par un auteur reconnu uniquement à titre posthume.

C'est tout l'enjeu de ce film : s'attarder sur les personnes considérées aujourd'hui comme des génies, mais qui n'ont bénéficié d'aucune attention pour leur art de leur vivant ; et qui en ont forcément beaucoup souffert. Emily Dickinson, en tant que femme qui ne désirait pas se marier dans une époque où elles étaient encore complètement dépendantes des hommes de leur famille, n'avait finalement rien à faire de ses journées à part écrire, réfléchir et se morfondre de n'être pas mieux considérée en tant que poète par ses contemporains.

Du 16 au 22 août

LES FILLES d'AVRIL

de Michel Franco

Mexique 1h43 sortie 02/08/2017



C'est cette souffrance que le réalisateur a voulu personifier, en exposant la longue déchéance mentale de son sujet. En vivant recluse et en ne fréquentant que peu le reste de la société,

Emily Dickinson s'est lancée dans la recherche de la quintessence poétique. En s'exerçant chaque jour et en faisant lire ses poèmes à des personnes influentes de la communauté, tel un prêtre, elle cherchait des encouragements et la reconnaissance, plongeant ainsi dans une profonde mélancolie en constatant qu'elle ne les obtenait pas. Ce sont ces espoirs déçus et le poison qu'ils représentent pour un esprit déjà très fragile qui constituent la base d'un film intelligent, qui s'attarde sur la femme et sur son œuvre.

La beauté des images et de la mise en scène rejoint la délicatesse du langage. La grande qualité du scénario permet de s'attarder sur chaque parole, sur une rhétorique irréprochable, même lorsqu'il n'est pas question de citer les poèmes d'Emily Dickinson. Le film et la pertinence de chaque parole permettent de rappeler à quel point la langue peut être belle, surtout lorsqu'on en maîtrise les plus beaux atours comme l'auteure. La bande originale renforce cette délicatesse de ton, entre des solos de piano et des œuvres orchestrales composées par Charles Ives. Aidé par un scénario impeccable et par une direction d'acteurs tout en finesse, le casting s'élève vers la perfection en s'appuyant sur l'interprétation époustouflante de Cynthia Nixon. Si le public français la connaît davantage pour *Sex and the City* que pour ses nombreux succès sur les planches, il devrait tomber en admiration devant une actrice qui livre une partition parfaite.

Si la beauté de la langue et de l'écriture soignée et sensible d'Emily Dickinson sont les bases d'un film dramatique efficace, *A Quiet Passion* devrait avant tout donner envie de lire. C'est en cela que réside la force du biopic, car après tout, aujourd'hui, les recueils de l'œuvre d'Emily Dickinson ne manquent pas. Si seulement elle l'avait su... **aVoir-aLire**



Du 23 au 29 août toujours à l'Amphi et

Du 30 août au 12 septembre à La Grenette

120 battements par minute

de Robin Campillo France 2h20
Sortie le 23/08/2017

GRAND PRIX et PRIX FIPRESCI

CANNES 2017

